

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 79 (1934)
Heft: 8

Artikel: La constitution organique du bataillon et son emploi en campagne
Autor: Clément-Grandcourt
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341577>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Étranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—	Prix du N ^o fr. 1.50	3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, La Florelle, Chemin du Grey, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

La constitution organique du bataillon et son emploi en campagne.

Au nombre des importants problèmes que pose la réorganisation projetée de notre armée, figure celui de la constitution organique du bataillon d'infanterie. L'augmentation du nombre des fusils-mitrailleurs et des mitrailleuses lourdes, de même que l'affectation d'une compagnie d'engins (canons et mortiers) à l'état-major du bataillon, vont faire de ce corps de troupes un élément puissant, dont il importera de préciser sans trop tarder l'emploi en campagne.

En attendant que le nouveau projet du Département militaire fédéral soit rendu officiel, nous avons tenu à demander à l'un de nos distingués collaborateurs français, qui commanda pendant la dernière guerre successivement trois bataillons de type différent, de faire part à nos lecteurs de ses expériences, en précisant la relation qui ne cessa jamais d'exister entre l'organisation de ces corps de troupes et leur maniement tactique sur le champ de bataille,

(Réd.)

EXPÉRIENCES DE GUERRE.

I.

Notre époque est celle de l'unification — j'allais employer le néologisme affreux de *standardisation*. Même en matière d'organisation militaire, tous les pays se ressemblent de plus en plus jusque dans les détails. La composition intérieure de la compagnie d'infanterie a été longuement discutée. Elle s'unifie comme le reste. Nous n'en parlerons pas ici. Celle du bataillon a fait couler beaucoup moins d'encre. Peut-être a-t-elle plus d'importance. S'il est bien rare en effet, sauf dans certaines guerres coloniales, de voir la compagnie mener une action isolée, le bataillon, lui, même lorsqu'il est encadré, a presque toujours dans les guerres de notre époque, une tâche distincte, une mission définie, analogue à celle qui incombait en 1870 au régiment. Bien souvent, son chef doit, en outre de ses compagnies, et en connexion avec elles, faire agir des éléments d'autres armes mis à sa disposition (chars, artillerie, etc.). Il a donc une véritable manœuvre à monter et à conduire de bout en bout. L'articulation, l'effectif, l'armement du bataillon méritent par conséquent une étude d'autant plus sérieuse que la Grande Guerre nous a prouvé, une fois de plus, quelles relations étroites existent entre l'organisation et la tactique. Sujet qui dépasse de beaucoup le cadre de cette étude, mais dont nous ne pouvons nous empêcher de marquer quelques traits.

Ne serait-il pas intéressant, par exemple, de rechercher les conséquences qu'ont eues sur la bataille des Frontières (22-24 août 1914), la suppression dans les corps d'armée français de la brigade de cavalerie qui leur était affectée en propre ? Ne doit-on pas croire que les surprises tactiques qui ont marqué la première journée de l'offensive dans les Ardennes eussent été évitées si, dans la zone de chaque corps d'armée, la brigade de cavalerie, chargée par les règlements précédents de la sûreté de 1^{re} ligne, avait cons-

titué une *avant-garde légère*, légère à coup sûr, mais d'un effectif déjà important, organisée rationnellement avec un commandement, un embryon d'état-major et de service télégraphique, une petite ambulance, et renforcée éventuellement du groupe de 2 batteries à cheval détaché de l'artillerie de corps. Cette avant-garde légère, préfiguration de l'actuel *groupe de reconnaissance*, et à certains égards plus cohérente et plus puissante, aurait été poussée de coupure en coupure, à distance suffisante du corps d'armée intéressé¹, alors qu'un simple régiment de cavalerie ne pouvait assumer ce rôle, on l'a bien vu. Quant à l'artillerie à cheval, elle avait disparu de l'élément corps d'armée en même temps que la brigade de cavalerie.

De même, du groupement en organes d'armée de la fort peu nombreuse artillerie lourde de 1914 n'a-t-il pas résulté un emploi bien défectueux de cette artillerie ? Ne pouvant agir en masse — et pour cause, puisqu'elle ne mobilisa que 308 canons longs ou courts —, elle aurait été plus efficace en soutenant, ne fût-ce que par quelques pièces dont l'appui moral n'eût du moins pas été négligeable, chaque division d'infanterie. Tous les survivants du début et même de la bataille de la Marne, n'ont pas oublié l'impression pénible subie par une infanterie qui ne se sentait appuyée que par du 75 en face du 105 et du 150 allemands. Aussi de fort bons esprits comme le général Gascouin (dans son *Triomphe de l'Idée*) ont-ils déploré que les 104 pièces de 155 CTR (Rimailho à tir rapide) dont disposaient les armées de campagne n'aient pas été réparties uniformément au début, et organiquement, à raison de 2 pièces par division d'infanterie.

Enfin l'attribution d'une réserve d'infanterie à chaque corps d'armée était judicieuse. Avec l'artillerie de corps (4 groupes de 75), elle constituait l'arme personnelle d'intervention du commandant de corps d'armée. Mais cette

¹ La profondeur à couvrir devait être, d'après l'*instruction pratique sur le service de la cavalerie en campagne* de 1902 (page 16), d'une *journée de marche en avant des troupes*. Qu'on suppose cette prescription appliquée le 22 août !

réserve, qui aurait dû être essentiellement une troupe de manœuvre, et qui dut être employée comme telle en plusieurs occasions (notamment le 9 sept. 1914 à l'extrême-aile gauche française) était formée de 2 régiments de réserve à 2 bataillons sans chef commun. Leur rendement, leur intervention eussent été bien supérieurs s'ils avaient été constitués en une brigade dûment commandée et organisée.

Fermons ici la parenthèse : elle n'est peut-être pas sans intérêt pour nos camarades suisses au moment où leur armée va subir de profondes transformations organiques ; et restons-en cette fois-ci à l'organisation du bataillon.

Il y a, dans tous les pays, tendance à adopter une constitution uniforme pour le bataillon :

a) 3 compagnies de fusiliers-voltigeurs, où le voltigeur¹ tend, bien malheureusement selon nous, à n'être plus qu'une exception ;

b) Une compagnie de mitrailleurs dite lourde, du calibre du fusil d'infanterie ;

c) et un élément d'état-major : compagnie ou section hors rang ou groupe de commandement, comprenant certains éléments proprement combattants : engins d'accompagnement, sections d'éclaireurs, etc.

Il est assurément dangereux de s'inscrire en faux contre le *consensus omnium*. Il est hasardeux d'invoquer ses souvenirs personnels et ses propres expériences de guerre sur l'évolution rapide de l'armement et de la tactique, qui font l'armée de 1934 plus différente de celle de 1918 que l'armée de 1914 et celle de 1870.

Cependant les faits sont les faits. Il n'y a pas — pour qui a pu les observer d'un cerveau et d'un œil que ne troublaient pas trop la fumée des éclatements — de réalités plus réelles et plus indiscutables que celles du champ de bataille. Il est un proverbe arabe resté courant dans la vieille armée d'Afrique et qui ne saurait être trop répété ni trop médité : « Les jours de poudre sont les jours de vérité ».

¹ Le « voltigeur » français correspond au « fusilier » suisse. (Réd.).

II.

Ce me semble donc pas complètement inutile de résumer les comparaisons que j'ai pu faire dans le commandement de 3 bataillons qui différaient profondément l'un de l'autre — non seulement par le recrutement, mais par la composition organique.

J'ai eu l'honneur, au cours de la Grande Guerre, de commander :

1^o Du 20 octobre 1914 au 1^{er} avril 1915, un bataillon de tirailleurs algériens de la 3^e brigade du Maroc.

2^o Du 25 août 1916 au 18 septembre de la même année un bataillon d'infanterie de ligne (35^e rég^t de la 14^e division, dont j'ai dû quitter le commandement pour blessures).

3^o Du 2 avril 1917 au 31 juillet de la même année, le 7^e bataillon de chasseurs alpins (46^e division).

Le premier de ces commandements s'est exercé durant le premier hiver de la guerre de tranchées, entre l'Aisne et l'Oise.

Le deuxième durant la troisième phase de la bataille de la Somme (Bouchavesnes, percée partielle du front allemand).

Le troisième, dans les secteurs agités de la route 44 (devant Brimont) et de Sapiigneul, au nord de Reims.

Je ne m'étendrai pas sur les faits et gestes de ces trois bataillons, n'écrivant pas dans la *Revue militaire suisse* pour « raconter mes campagnes ». Mais bien que l'objet du présent article soit une question d'organisation et non de psychologie militaire, il me sera permis d'évoquer en quelques pages la physionomie particulière de chacune de ces troupes.

1^o Le bataillon de tirailleurs provenait du 3^e régiment (province de Constantine) et arrivait du Maroc où il était en opérations depuis assez longtemps. Pour ses débuts sur le front de France, il avait pris part aux sanglantes affaires de Carlepont et de Bailly (Oise), où son premier

chef, le commandant Retz, avait été tué et où son successeur, le commandant de Venel avait été grièvement blessé en menant lui-même une brillante contre-attaque. Le commandant de Venel reprit en avril le même bataillon et fut tué peu de jours après en Belgique.

Le bataillon était formé pour la très grande majorité de vieux soldats de métier, endurcis et aguerris, portant la tenue historique des « Turcos », bleu ciel soutachée de jaune, et montrant leurs qualités traditionnelles : courage stoïque, mépris de la mort, vigilance, fidélité à leurs chefs. Le bataillon fit, cet hiver-là, quelques coups de main : on trouvait des volontaires tant qu'on voulait pour ces dangereuses petites affaires, même parmi les tirailleurs que leurs fonctions mettaient à l'abri de tout risque. Jusque là, les hommes n'avaient jamais fait de tranchées sans doute. Ils se mirent à ce nouveau métier avec la discipline, l'abnégation et la résistance qui font du tirailleur algérien un soldat propre à toutes les besognes sous tous les climats, moyennant quelques adaptations. L'humidité effroyable du secteur les fit souffrir, mais beaucoup moins qu'on n'aurait pu le craindre, grâce en particulier à l'excellent médecin du bataillon. On perdait à peu près un homme par jour, trois fois sur quatre blessé, le plus souvent par balles pénétrant dans les crêneaux : à cette époque les Allemands tiraient bien. L'effort prolongé comme terrassiers plus que comme combattants, demandé à ces guerriers dans l'âme, ne nuisit en aucune façon à leur ardeur offensive, comme on le vit lors des nombreuses attaques auxquelles le bataillon prit part dans la suite. C'était pour l'époque, et avec les méthodes de l'époque, une troupe de choc de premier ordre. Tous les officiers français — sauf 3 ou 4 officiers de réserve stagiaires dans l'active et venus du Maroc avec le bataillon —, la presque totalité des sous-officiers français, tous les officiers et sous-officiers indigènes étaient des militaires de profession.

2° Le 2^e bataillon du 35^e était au contraire une troupe d'« électeurs », c'est-à-dire d'hommes recrutés essentielle-

ment par le service obligatoire. Comtois, Belfortains, Lyonnais, Parisiens. Officiers et hommes de l'active y étaient déjà rares en 1916, vu les innombrables combats auxquels, depuis la première entrée à Mulhouse, avait pris part ce régiment fameux, fortement étrillé au mois d'août dans la Somme, où il avait perdu son commandant ; il avait été remonté au moyen de 200 recrues de la classe 1916, bien instruites et pleines d'ardeur, mais qu'il était vraiment dommage de « mettre en consommation » dans une pareille fournaise. Leur esprit était admirable et je tiens à rendre hommage à leur juvénile courage.

Quant aux anciens du bataillon, ils étaient aguerris par plus de 2 ans de campagne. Les opérations du bataillon se résument par la devise inscrite sur son fanion rouge : « Du feu, du sang, de la gloire ! » Presque toujours heureuses, mais chères, leur souvenir inspirait les survivants d'une solide confiance en eux-mêmes et d'une âpre résolution que l'entrain des jeunes venait accroître encore. Avertis, prudents, expérimentés, plus solides que brillants et même d'aspect un peu terne sous la bourguignotte et la capote bleu-horizon, guéris des imprudences du début, ils restaient cependant aussi aptes à l'offensive qu'à la défensive. Ils représentaient, dans le meilleur sens du mot, le poilu-type de la deuxième partie de la guerre. Ce qui laissait le plus à désirer, c'étaient leurs cadres-officiers. Aucun officier de profession, sauf le commandant et quelques anciens sous-officiers rengagés provenant soit du régiment, soit de la cavalerie, et promus au cours de la campagne ; des officiers de réserve de valeur très inégale. C'était évidemment là le point faible, bien plus que les sous-officiers formés à leur tâche modeste par le travail et les responsabilités de chaque jour, plus encore que par les stages dans les écoles en arrière du front.

3° Le 7^e bataillon de chasseurs offrait un aspect bien différent. Moins élégant peut-être que certains autres bataillons de l'arme, il possédait comme eux de fermes traditions, et il n'était pas difficile d'en obtenir une très

belle présentation, malgré la tendance au laisser-aller des Méridionaux.

Le recrutement de la troupe était en effet beaucoup moins bon qu'au 35^e. A côté de Provençaux de l'intérieur, silencieux et résistants, de quelques Savoyards et engagés Alsaciens, il y avait trop de gens des grandes villes de la côte, Marseille, Toulon, Nice, de récupérés corses, etc. L'entrain et la gaieté ne leur manquaient pas et le bataillon, en reprenant deux fois l'Hartmann, et jouant un rôle plus qu'honorable dans les combats d'Alsace où il avait passé la plus grande partie de la guerre, prouvait que dans l'offensive, les gens du Midi valaient mieux que leur réputation. Malheureusement ils aimaient peu le travail ; par des procédés appropriés, on arriva cependant, nous le verrons plus loin, à en tirer beaucoup. La valeur du bataillon, qui était réelle, résidait d'abord en un noyau de chasseurs relativement anciens de service et d'une bravoure éprouvée. Le bataillon avait été au Maroc et comptait encore en 1917 une quarantaine de « Marocains » qui à force d'avoir passé par le feu, faisaient figure d'invulnérables. Mais le 7^e valait plus encore par ses cadres. Les commandants de compagnie étaient presque tous des officiers de carrière, et des officiers de premier ordre. Beaucoup de volontaires étaient venus de la cavalerie, préférant passer aux chasseurs à cause de leur réputation et de leur uniforme particulier, que dans la vulgaire infanterie. Ils avaient fourni au bataillon des chefs de section d'un chic, d'une intrépidité, d'un courage admirables. Les officiers de réserve, pris par cette ambiance, étaient en général très à hauteur de leur tâche. Le bataillon avait conservé quelques excellents sous-officiers de carrière. Ceux du contingent étaient le plus souvent passables, sans plus. Mais le nombre et la valeur des officiers paraient à leur insuffisance.

En somme, si la troupe n'avait peut-être pas la solidité foncière du 35^e, elle ne manquait pas de ressort, et prouvait ce qu'on peut tirer d'un « Menschenmaterial » de valeur secondaire, avec de bons cadres et un esprit de corps soigneusement entretenu.

On voit combien chacun de ces trois bataillons avait sa personnalité distincte et originale se manifestant par des aptitudes différentes, alors que dans l'armée allemande, à peu d'exceptions près, les unités étaient interchangeables et de valeur équivalente.

L'armement du bataillon de 1914 comprenait essentiellement le fusil (Lebel, modèle 1886) et la baïonnette. Grenades sphériques et mortiers Aasen commencèrent à être employés au cours de l'hiver. Pas d'autre engin d'accompagnement qu'un seul canon de 80 de montagne, modèle 1879, servi par une équipe de zouaves. Tirant d'excellents obus à mélinite, il harcelait fort efficacement l'ennemi.

L'armement du bataillon de 1916 comprenait en outre du Lebel des grenades plus perfectionnées, le fusil-mitrailleur modèle 1915, le tromblon V.B., et le canon de 37, qui nous rendit de précieux services à Bouchavesnes. Ces armes étaient nouvelles, mais on les avait déjà étudiées sérieusement au cours de stages, tirs et exercices à l'arrière.

Le bataillon de 1917 était familiarisé avec cet armement complexe et s'en servait en connaissance de cause et fort intelligemment, sachant combiner les effets des différentes armes et en tirer un parti où se révélait l'esprit prompt et débrouillard du soldat français, même laissé à lui-même.

III.

Arrivons enfin au vif de notre sujet. Nos préliminaires ont pu sembler longs ; ils éclaireront et appuieront notre thèse.

Comment étaient articulés ces 3 bataillons ? Nous allons les voir aussi différents par leur constitution organique que par leur recrutement, leurs aptitudes et leur armement.

a) Le bataillon de tirailleurs, le bataillon de 1914, était formé de 4 compagnies identiques, à 4 sections de fort effectif et d'armement uniforme. Il était complété par une section de 2 mitrailleuses de Saint-Etienne et un rudiment d'état-major dont l'effectif fait sourire quand on le compare

aux états-majors d'aujourd'hui. Transmissions, ordres et renseignements étaient cependant assurés convenablement. Or, à côté du commandant, il n'y avait qu'un officier de détails, chargé surtout des questions administratives, un adjudant (sous-officier) secrétaire, à la vérité fort expérimenté et dégourdi et un cycliste qui servait auprès du secrétaire. A ce personnel se joignaient le médecin, 3 ordonnances, 2 cuisiniers, quelques agents de liaison fournis par les compagnies, 2 téléphonistes français et le caporal clairon, vieux soldat arabe d'une bravoure magnifique.

Au début de la guerre de tranchées, le bataillon occupait à l'est de l'Oise un secteur au nord de la forêt de Laigue, et devait détacher à son extrême gauche une compagnie, et la section de mitrailleuses. Avec l'appoint d'une compagnie et d'une section de mitrailleurs et chasseurs-alpins territoriaux, éléments qui n'étaient pas du même « pied » que le bataillon, il devait se relever sur lui-même, et cela pendant de longs mois. Or il ne lui restait que 3 compagnies. Il fallait donc ou employer le système de la permutation circulaire aussi nuisible à la suite dans les travaux qu'à l'observation systématique de l'ennemi, et qui ne laissait au repos qu'une unité sur trois, ou couper les compagnies en deux, chacune ayant un peloton (2 sections) de ligne et un peloton en arrière, dans la forêt. Ce système, tout défectueux qu'il fût, valait mieux que le précédent.

Dans un autre secteur, fort boueux, fort pénible, le bataillon se trouva réuni en entier. Là, il lui fut possible de tenir longtemps, malgré la fatigue, avec 2 compagnies en ligne — relevées tous les 4 jours sauf erreur — par 2 compagnies abritées à 1200 mètres en arrière dans une vaste « creutte » ou caverne artificielle. Là, les compagnies de soutien, tout en travaillant dans la journée surtout au transport des matériaux, pouvaient se reposer la nuit.

Supériorité évidente du système pair sur le système impair, du système quaternaire sur le système tertiaire. Vous m'objecterez : c'était la guerre de tranchées. Nous allons voir maintenant une expérience de la guerre de mouvement.

b) Le 11 septembre 1916, le 2^e bataillon du 35^e remonte en ligne dans la Somme avec le reste du régiment. Il est formé de 3 compagnies de fusiliers-voltigeurs à 4 sections, 1 compagnie de mitrailleurs à 4 sections de 2 pièces, 2 pièces de 37 et un petit groupe de commandement et de transmission à peine plus important que dans un bataillon de 1914.

Quelle est alors la situation générale ? Au cours de la 1^{re} bataille de la Somme (juillet), la première position allemande a été rapidement et complètement enlevée et l'on peut assurer maintenant que l'attaque poussée avec plus de vitesse et de persévérance, aurait atteint Péronne et crevé le front ennemi. Depuis, le défenseur a organisé des centres de résistance reliés par un mince réseau de tranchées qui ont été emportés au cours des sanglants combats de la 2^e bataille (août). Pour boucher le trou qui s'ouvre en septembre, il n'a plus le loisir de constituer de solides points d'appui. Il se borne, au nord de la rivière, à organiser de longues lignes de tranchées assez distantes les unes des autres, et en arrière encore, des îlots de résistance espacés, à peine reliés et dont la force principale vient des feux flanquants du Mont Saint-Quentin qui domine Péronne. Ce sont ces derniers obstacles que trouvera devant elle l'offensive des 12 et 13 septembre, à l'aile gauche de l'Armée française qui agit en liaison avec les Anglais. Observation terrestre, photographies aériennes ont révélé ce caractère nouveau des obstacles à emporter. Or, les nécessités de la bataille, le désir d'exploiter le beau succès remporté le 12 par le détachement Messimy (prise du village et de la carrière de Bouchavesnes et de la tranchée Kant entre les deux), entraînent le commandement à engager sur un large front (1200 m. environ), deux bataillons du 35^e d'infanterie, dans des conditions tenant encore des attaques de tranchées, mais rappelant de bien près la guerre de campagne que le régiment n'a plus faite depuis les combats de l'Aisne, en septembre 1914. Les cadres subalternes des unités sont peu expérimentés, avons-nous dit. Or, il s'agit à la fois de nourrir une progression qui doit être menée jusqu'en terrain libre et de se dilater suivant les nécessités,

en largeur et en profondeur, puisqu'on n'est pas étroitement encadré comme dans les attaques classiques de positions organisées, et qu'on peut avoir à manœuvrer en rase campagne. Tâche lourde pour ces 2 bataillons qui vont se trouver à peu près isolés des unités voisines, et particulièrement ardue pour le 2^e (le m'ien) qui poussera bien vite au delà des ultimes organisations ennemies. Quelle impression que de découvrir, pointant intact au-dessus d'une verdure intacte, et formant ainsi contraste saisissant avec les pans de mur à demi écroulés et les bois à balai que nous venions de laisser derrière nous, le clocher du village de Moislains, captif depuis deux ans et qu'il s'agissait de délivrer !

Pour les raisons énoncées plus haut, la formation prise par le 2^e bataillon du 35^e ne pouvait être qu'une formation ;

1^o capable de durer le plus longtemps possible et de nourrir le combat ;

2^o connue de tout le monde et correspondant à la meilleure aptitude manœuvrière des cadres ;

3^o souple cependant et se prêtant à la manœuvre.

On s'en tint donc à un dispositif déjà expérimenté depuis longtemps à la 14^e division et qui avait fait ses preuves. Il présentait cet avantage remarquable de correspondre à l'effort moyen qu'on pouvait demander à un bataillon avant qu'il ne fût nécessaire de le faire dépasser par un bataillon de soutien (manœuvre connue sous le nom de « passage de lignes »). En outre, le combat étant générateur de désordre, de « pagaye », le dispositif permettait au plus bête de connaître sa place et d'y rester.

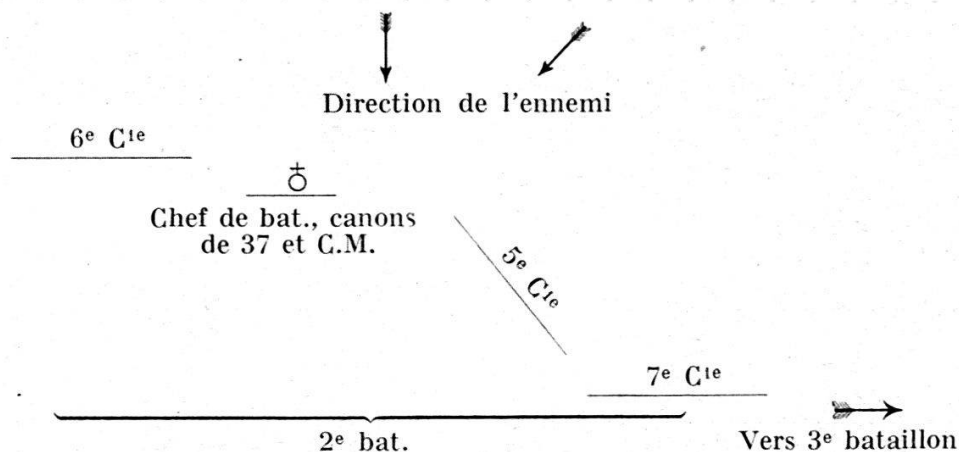
Le bataillon accolait ses 3 compagnies de voltigeurs, une à droite, une au centre, une à gauche, toujours dans le même ordre. Dans chaque compagnie, les 3 premières sections formaient les 3 premières *vagues*, et restaient sous le commandement de leur capitaine. Il y avait là de quoi enlever 3 tranchées successives, c'est-à-dire la profondeur ordinaire d'une position, suivant le principe : « une tranchée

par vague, une vague par tranchée ». Les trois quatrièmes sections restaient sous les ordres du chef de bataillon avec la majeure partie de la compagnie de mitrailleuses et les 2 pièces de 37. Ce devait être à la fois un renfort et une réserve.

Afin de bien distinguer les vagues, chacune se reconnaissait par un brassard de couleur différente porté au bras gauche. Tout le monde connaissait le dispositif qui avait été répété les jours précédents. Il était simple, facile à comprendre et à observer. Il se prêtait à une extension du front et à l'échelonnement. En somme c'était, transposée dans le combat moderne avec les intervalles et les distances rendus nécessaires par le feu, l'ancienne « ligne de colonnes de compagnie ». Avec la constitution du bataillon à 3 compagnies de voltigeurs, il était impossible de faire mieux.

La progression se fit parfaitement bien dans la matinée ; le bataillon atteignit ses objectifs dans le minimum de temps et fut même atteint par les félicitations du général commandant le secteur d'attaque. (Le mouvement avait commencé à 7 h. du matin et, à 9 h. 15, nous arrivions presque sans pertes à un observatoire d'artillerie allemande, après avoir ramassé trente-cinq prisonniers environ.)

Le bataillon de droite, gêné par les feux du Mont Saint-Quentin, avança moins vite que nous, et la nécessité de nous relier à lui, obligea notre compagnie de droite à rester en arrière, d'où un dispositif en Z, représenté schématiquement comme suit :



Le bataillon se trouvait donc, dès 9 h. 15, étiré sur un front de 800 mètres à vol d'oiseau, et en réalité de beaucoup plus, vu le dispositif convenu que lui avaient imposé les circonstances. Qu'étaient devenues les 3 sections en réserve à la disposition du commandant ? 2 sur 3 avaient été très vite dépensées pour renforcer les compagnies d'aile, appelées à occuper un front de plus en plus étendu, et la dernière fut envoyée dès la fin de la matinée pour étayer celle qui avait perdu une partie de ses cadres et que menaçait une contre-attaque ennemie. En somme, il ne restait plus à la disposition du commandant que la compagnie de mitrailleuses qui n'avait pu être approvisionnée qu'à la moitié du chiffre de cartouches nécessaires, vu les difficultés du transport dans un terrain semé de trous d'obus¹, et les 2 canons de 37. Cette réserve de feux, déchaînant son tir à courte portée (2 à 300 m.) sur les Allemands, dès qu'ils essayaient d'aborder le plateau où nous étions parvenus, nous en assure longtemps la possession. En nous engageant le matin, nous n'avions trouvé devant nous que les débris des troupes ennemies battues la veille. Mais nous sentions grouiller des renforts dans le bas-fond, dissimulé aux uns, qui s'étendait devant nous. Pas de mortiers alors pour arroser ce dangereux angle-mort où se massait une bonne division westphalienne, la XIII^e du VII^e corps (13^e, 15^e et 55^e d'infanterie), rappelée en toute hâte de Verdun et arrivée pendant la nuit pour refermer la brèche ouverte la veille dans les dernières positions allemandes. Cela nous ne l'avons su bien entendu que beaucoup plus tard, mais bien des indices annonçaient l'orage qui se préparait.

Tant que le bataillon eut des munitions, malgré son

¹ Il n'était pas question en 1916 de voitures de ravitaillement automobiles, basses sur pattes ou même encore chenillées, aptes à circuler en tout terrain sans trop se faire voir. Même si le régiment avait eu des mulets, beaucoup plus aptes que les voiturettes à passer dans les « paysages lunaires » de la Somme, la C. M. aurait pu partir avec un gros approvisionnement initial de cartouches. Aussi est-ce une erreur d'avoir proscrit de la plupart des unités d'infanterie les animaux de bât. Il en faudrait toujours au moins quelques-uns.

infériorité numérique et son dispositif filiforme, il tint bon, et arrêta net l'assaillant dès qu'il passait la tête au-dessus du rebord du plateau. Mais cartouches de mitrailleuses et obus de 37 manquant, il finit par être bousculé à la suite de péripéties dont le récit serait superflu, et perdit une partie du terrain conquis dans la matinée. Pas moyen de contre-attaquer sans une troupe fraîche, homogène, bien en mains. Si le bataillon avait eu 4 compagnies de fusiliers-voltigeurs au lieu de 3, une contre-attaque eût été possible et elle aurait permis de durer le double de temps, ou tout au moins de tenir le coup jusqu'à 2 heures de l'après-midi, moment après lequel l'adversaire, malgré l'artillerie de 150 qui le soutenait, cessa de pousser.

Le récit de cet épisode a pour but de montrer combien dure peu un bataillon à 3 compagnies. Malgré le souci de constituer une petite réserve, il fut dépensé dans la matinée et il n'y avait pas moyen de durer davantage. Cet exemple n'est jamais sorti de ma mémoire.

Il n'y a pas à incriminer la valeur combattive du 2^e bat. du 35^e. Mais puisque le bataillon est devenu l'unité de combat par excellence, la victoire appartient non plus aux gros bataillons, lourdement étoffés en hommes, comme les bataillons de 1914 qui ont débuté au feu avec des sections de plus de 60 voltigeurs¹, mais aux forts bataillons, puissamment outillés, rationnellement articulés et vigoureusement encadrés.

¹ Qu'on se représente la cible offerte par de pareilles sections, pesamment chargées, se déployant sous le soleil torride de juillet 1914 dans les terres labourées et prenant leurs intervalles sous le feu. Quelle difficulté de commandement ! Quel labeur pour désigner clairement les objectifs ou communiquer les ordres ! — Une section de 40 hommes, moins vulnérable du tiers *à priori* se serait déployée deux fois plus vite et aurait fait autant de besogne. C'est toujours la *gauche*, la queue, qui traîne, malgré l'énergie des serre-files. Des expériences comparatives, montre en main, seraient probantes. Je prends bien entendu l'exemple *extrême* : passage direct de la colonne de route à la ligne de tirailleurs. L'infanterie française de 1914 passait le plus souvent par une formation intermédiaire : la ligne de demi-sections ou d'escouade par deux, qui facilitait le déploiement. Mais quatre grosses escouades à intervalles de déploiement, c'est fort dur à commander à la voix. Tout cela est de l'histoire ancienne pour nos jeunes camarades, habitués au groupe de combat. Il n'est pas douteux — et c'est la leçon à en retenir — que les fortes pertes du début venaient en bonne partie des trop fortes sections

c) Je vis bien la différence en prenant le commandement du 7^e bataillon de chasseurs alpins. Ce bataillon, comme tous ceux de la division, était maintenu à l'effectif de 1270 hommes. C'eût été peut-être un peu pénible à remuer dans la guerre de campagne, où l'on avait cependant débuté avec des bataillons de chasseurs encore plus étoffés, beaucoup trop étoffés (plus de 1600 hommes, sous un seul officier supérieur, 6 compagnies et une seule section de mitrailleurs). Si ces bataillons de 1914 restaient néanmoins manœuvriers, c'était dû à leur entraînement et à l'exceptionnelle valeur de leurs cadres. Par comparaison avec 1914, le bataillon de chasseurs alpins de 1917 se montrait aisément maniable. Son articulation bien comprise en faisait l'outil adéquat à la guerre de secteur, et aussi aux attaques de position en profondeur. J'en eus la preuve à la tête du 7^e groupe de bataillons de chasseurs à la bataille de la Malmaison (23-25 octobre 1917).

Le bataillon comprenait :

4 compagnies de fusiliers-voltigeurs et non 3 ;

1 compagnie de mitrailleurs à 12 pièces et non 8 (sans compter les pièces de réserve).

Enfin, et c'était la grosse différence avec les bataillons commandés précédemment, une très forte section hors-rang, dont l'effectif avait grossi peu à peu jusqu'à près de 300 hommes. Je m'empressai de la constituer en vraie compagnie, sous les ordres d'un lieutenant ancien, énergique et expérimenté.

Cette C.H.R. était une réserve de « toutes armes » à la disposition immédiate du chef de corps. Y figuraient en effet, outre le personnel, troupe de l'état-major (ordonnances, cuisiniers, sanitaires, conducteurs, etc.) :

1^o La *liaison* ; cyclistes et coureurs : hommes d'élite, triés sur le volet pour leur cran, leur intelligence et leur aptitude à se débrouiller en tout terrain, de jour et de nuit. Ils étaient sous la « coupe » de l'adjudant de bataillon (sous-officier) ;

2^o Un *groupe franc* chargé spécialement des coups de

maines et commandé par un même caporal aguerris et pleins d'allant ;

3° Les *fusiliers du chef de corps*, institution spéciale à l'armée du général Duchêne : 24 hommes (8 fusils-mitrailleurs) commandés par un adjudant : réserve de feux puissante et mobile, donnant en particulier au commandant le moyen de boucher un trou ou de réparer immédiatement une défaillance ;

4° Quelques *cavaliers-éclaireurs*, utilisés comme renfort de coureurs dans la vie de tranchée ;

5° Une *section d'engins d'accompagnement* sous les ordres d'un sous-lieutenant, ancien maréchal-des-logis d'artillerie. Elle disposait de 2 canons de 37, plus un ou deux minenwerfer allemands de 75, largement pourvus d'obus que nous renvoyâmes à leurs fabricants. Nous n'avions pas encore de mortiers d'infanterie ;

6° Une forte *section de pionniers* commandée par un adjudant ;

7° Quelques *observateurs* spécialisés sous les ordres de l'officier de renseignements ;

8° Des équipes de télégraphistes, téléphonistes, signaleurs, colombophiles sous les ordres d'un sergent (*service de transmissions*) ;

9° La *fanfare*, commandée par un sergent-major. Les fanfaristes étaient utilisés en secteur et au feu, comme brancardiers ou fossoyeurs, d'après les ordres des 2 médecins du bataillon, qui disposaient en outre de 40 infirmiers, dont un prêtre aumônier (*service médical*) ;

10° Les *muletiers et conducteurs du train de combat* et du *train régimentaire* sous les ordres du lieutenant d'approvisionnement et d'un adjudant-chef faisant fonctions d'officier de détails (*ravitaillement et bagages*).

Ensemble très complet, qui au premier abord semblait un monde, mais ensemble logiquement organisé. Les six premiers éléments formaient une unité de combat spécialisée, une arme multiforme (infanterie, cavalerie, artillerie, génie en « échantillons »), aux mains du chef de corps

dispensé dès lors de faire des emprunts aux compagnies ordinaires, ce que les capitaines n'aiment guère. Les quatre derniers éléments assuraient le nécessaire pour voir, communiquer, s'alimenter et... mourir.

Le commandement de ce gros bataillon eût été laborieux, je l'avoue, si son chef n'avait été assisté d'un capitaine adjudant-major, d'un lieutenant adjoint chargé de la rédaction et de l'expédition des ordres, et parfois d'un 2^e officier de renseignements, spécialisé dans les fonctions d'observateur et d'officier de liaison avec l'autorité supérieure, qu'il était possible de prélever sur les cadres richement dotés des compagnies.

Dans l'ensemble, une pareille unité formant corps m'a laissé le souvenir d'un parfait instrument de guerre, exigeant à plein, sans les dépasser, m'a-t-il semblé, les facultés de commandement d'un seul chef. Si Napoléon a affirmé que 5 unités sont le maximum de ce qu'un chef peut commander directement, il a voulu parler des grandes unités¹. Dans une unité comme le bataillon, la « conduite à six » est évidemment difficile. Elle n'est pas impossible. Nous verrons plus loin comment un armement perfectionné donne la possibilité, sans diminuer la puissance d'action et de durée du bataillon formant corps, de le ramener de 6 à 5 compagnies.

Restons-en pour le moment à 1917. La constitution du bataillon de chasseurs alpins de cette époque facilitait, dans la manœuvre, les combinaisons les plus variées : soit l'engagement par 3 compagnies accolées dans le combat sur un large front, permettant de jouer de l'éventail et de l'accordéon comme le bataillon d'infanterie de 1916, mais avec une réserve à la disposition du chef de corps, par laquelle il pouvait intervenir, modifier son dispositif, rétablir ou exploiter la situation, au lieu de rester à peu près impuissant, à combattre de sa personne le fusil à la main, parce qu'il avait tout dépensé. Cette réserve était

¹ On l'avait bien oublié en 1914, dans les deux camps.

presque aussi nombreuse que le 1^{er} échelon, solidement organisée et non plus formée d'éléments prélevés sur les compagnies engagées¹. Une compagnie entière de fusiliers-voltigeurs, tout ou partie de la compagnie de mitrailleuses dont on commençait à envisager l'emploi collectif, enfin la section hors rang qu'il aurait mieux valu appeler compagnie technique ou compagnie d'état-major ;

soit l'engagement pour une action de longue durée dans le combat encadré, en 2 colonnes doubles de 2 compagnies chacune, le commandant restant maître de la plus grande partie des engins de feu, et disposant encore pour manœuvrer du groupe franc, des fusiliers du chef de corps, des pionniers...

Dans la guerre de secteur, c'était, si j'ose ainsi parler, l'idéal, et les résultats le prouvaient, malgré l'aptitude assez médiocre des chasseurs du bataillon au métier de terrassier. A qui lui demandait le secret de ces résultats, le chef de corps répondait : « Il consiste en deux procédés : 1^o Les mêmes compagnies se relèvent entre elles tous les 4 jours. Plus de temps perdu, plus de difficultés dans le passage des consignes, plus d'initiation nécessaire à chaque relève. Intérêt pour les compagnies jumelées à travailler dans le même sens, puisqu'elles se retrouvent périodiquement sur les mêmes chantiers, pour une même tâche. Pendant 4 jours, les 2 compagnies à l'arrière ont le temps de se reposer, d'être reprises en mains, de s'employer à des travaux peu astreignants (communications, boyaux, etc.). Dans un secteur très calme, la mutation de compagnies entre elles a lieu tous les 8 jours et non plus tous les 4 jours.

2^o Quand on veut intéresser des travailleurs à leur œuvre, il faut leur en faire voir les résultats, d'où nécessité de travailler non seulement avec suite, mais avec vitesse. Pour cela, s'astreindre à ne pas modifier constamment le

¹ Dans l'un des cas, nous avons une *réserve*, c'est-à-dire une troupe cohérente avec laquelle on peut en quelques minutes monter et exécuter une manœuvre ; dans l'autre, nous n'avons qu'un *réservoir*, bien vite épuisé et qui ne nous donne guère d'autre faculté que d'alimenter le combat des unités en premier échelon.

plan de travaux, afin d'éviter les « mesures pour rien » et surtout mener le labeur avec continuité, soit pour les terrassiers, 2 équipes se relayant au bout de 10 heures, soit 20 heures de travail sur 24, et, pour les mineurs, 3 équipes se relayant toutes les 8 heures, c'est-à-dire le travail poussé pendant 24 heures sans désemparer. Dans ces conditions, au lieu de voir les mêmes entreprises traîner indéfiniment pour être finalement transformées ou abandonnées, l'ouvrage avance à vue d'œil et tout le monde « en met ».

La guerre de tranchées appartient au passé, nous dira-t-on. Rien ne dit que la prochaine conflagration ne verra pas des organisations de secteurs ou même de vastes positions fortifiées, ou pour l'assaillant des travaux d'approche, tout cela à exécuter beaucoup plus vite que pendant la Grande Guerre. Or, pour les faire en vitesse, rien ne vaut le bataillon, à 4 compagnies de fusiliers-voltigeurs interchangeables. Sa résistance, sa durée, son rendement total sont le double au moins de ce qu'on peut exiger du bataillon à 3 compagnies, 3 bataillons à 4 compagnies en feront autant que 6 bataillons à 3 compagnies.

IV.

Ce qu'on peut reprocher — nous l'avons reconnu plus haut — au bataillon du type alpin de 1917, c'est la difficulté de le faire manœuvrer dans la guerre de campagne avec 6 unités (4 compagnies de fusiliers-voltigeurs, 1 de mitrailleurs, 1 d'état-major). Difficulté réelle, mais qui n'est pas insurmontable avec de bons cadres. C'est bien là où le bât nous blesse, et nous blessera dans l'avenir. Les cadres, au début de la prochaine guerre, ne vaudront pas ceux de notre bataillon de chasseurs, qui était privilégié à cet égard. Mais n'existe-t-il pas un moyen de laisser au bataillon sa puissance en lui donnant plus de légèreté ? Voici, semble-t-il, une solution.

On a pu dire que la compagnie de mitrailleuses lourdes,

née de la guerre de tranchées, écrasait le bataillon d'infanterie, par sa lourdeur, par son emploi difficile et problématique dans l'offensive. Ou bien il faut la scinder par sections accolées aux compagnies de fusiliers, solution généralement mauvaise, ou la couper en deux demi-compagnies, l'une marchant avec l'échelon de manœuvre, tandis que l'autre appuie la progression par ses feux (système de l'alternance), ou essayer de l'employer en entier, par le tir au-dessus de la ligne de combat ou dans ses créneaux, idée fort séduisante, mais dont l'application ne se prête pas à tous les terrains et qui n'a pas encore eu, à notre connaissance, la sanction de la guerre en Europe, sur un front étendu. Cet emploi massif de la compagnie de mitrailleuses s'est révélé, disons-le en passant, possible et même très efficace sur les théâtres d'opérations extérieurs aux reliefs très mouvementés. Rien de semblable en revanche sur la plupart de nos champs de bataille probables en Occident.

L'emploi d'un fusil-mitrailleur qui puisse être immédiatement transformé en mitrailleuse par sa fixation sur un trépied très portatif, donne, d'après certains auteurs militaires, à la compagnie de fusiliers-voltigeurs, la même puissance et la même précision de feux qu'à une compagnie de mitrailleuses, sans lui enlever sa mobilité. C'est la solution danoise réalisée avec le F. M. Madsen¹. Ce bataillon comprend alors essentiellement 4 compagnies interchangeables de *voltigeurs-mitrailleurs* à 12 ou 16 F. M. Une cinquième compagnie groupe :

- a) le personnel de liaison et de transmission ;
- b) une section de pionniers, absolument indispensable, vu la décentralisation du combat, l'étendue des fronts et le

¹ Nos lecteurs savent que cette solution a été également envisagée en Suisse. Le projet de réorganisation de l'armée prévoit en effet de porter de 8 à 12 le nombre des fusils-mitrailleurs des compagnies d'infanterie ; 3 F. M. seraient montés sur trépieds légers, ce qui aura pour effet d'en augmenter sensiblement la précision et de constituer dans la main du chef de cp. une « arme de commandement » puissante, comparable à celle que met en œuvre le chef de bataillon dans l'agencement de ses mitrailleuses lourdes.

(Réd.).

petit nombre des compagnies du génie, à laisser aux besoins purement techniques ;

c) quelques mitrailleuses de gros calibre (de 12 à 20 mm.) contre avions et chars de combat ;

d) les engins d'accompagnement : 2 pièces de petit calibre à tir rapide et 2 mortiers paraissent nécessaires et suffisants.

Le commandant de bataillon est secondé par un capitaine adjudant-major et un officier de renseignements.

Dans ce cas, le bataillon forme corps, comme dans l'armée suisse d'avant 1874. Le régiment est supprimé, d'où grosse économie de personnel d'état-major et d'éléments non-combattants. Transmission des ordres beaucoup plus rapide, combinaisons tactiques plus variées.

La brigade est formée de 4 bataillons identiques, sur le type extrêmement souple et facile à commander des brigades de chasseurs alpins employés en 1915 dans la guerre vaudoise.

A ces 4 bataillons s'adjoint la réserve personnelle des brigades, son arme d'intervention sous forme :

a) d'une compagnie de mitrailleuses de gros calibre ou d'engins d'accompagnement plus puissants que ceux du bataillon et motorisés ;

b) et aussi peut-être, dans le cas particulier de l'armée suisse, d'une compagnie de carabiniers chargée de la guerre de chasse.

Que deviendront en ce cas les mitrailleuses lourdes (intermédiaires entre le F. M. et la mitrailleuse de gros calibre) ? Elles continueront à armer le groupe de mitrailleuses divisionnaire devenu motorisé, qui sera avec l'artillerie l'arme propre du commandant de division. Elles fourniront la défense contre avions qui devra, dans tous les pays, être très développée, et l'armement d'une partie des automitrailleuses. Le surplus sera organisé en compagnies servies par les classes les plus anciennes pour l'armement des positions éventuelles. On voit donc que ce matériel

excellent ne restera pas sans emploi, mais sera utilisé pour des missions qui, jusqu'ici, dans la plupart des armées, ne sont pas suffisamment assurées.

Il est fort difficile de prévoir ce que sera la prochaine guerre. Si, en cours d'opérations, l'imagination est peut-être la première qualité du chef, elle mérite assurément de reprendre son vieux nom de folle du logis lorsqu'elle s'applique à des conceptions que l'expérience n'a pu vérifier. Mais celles que nous venons d'exposer en nous appuyant sur nos souvenirs personnels méritent tout au moins d'être essayées à nouveau dans le calme du temps de paix, qui donne le moyen de réfléchir et de corriger. Comparer au champ de tir, et en terrains variés des bataillons des divers types envisagés, mis sur le pied de guerre, a déjà été fait en Suède. Il serait bon, pour les armées en cours de transformation, de procéder suivant les conditions qui leur sont propres, à des expériences semblables.

Général CLÉMENT-GRANDCOURT.
